



Écrire le terrain en Asie du Sud :
vers un « tournant alternatif » ?



Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud

COMITÉ DE RÉDACTION

Mathieu Boisvert
Directeur de la revue
Marwan Attalah
Coordination éditoriale

COMITÉ ÉDITORIAL

Vasumathi Badrinathan
Mathieu Boisvert
Dr. Nadia Cattoni
Mohit Chadna
Mathieu Claveyrolas
Diana Dimitrova
Serge Granger
Ajith Kanna
Basile Leclère
Chiara Letizia
Dr. Antoine Panaioti
Florence Pasche Guignard
Raphaël Rousseleau
Pierre-Yves Trouillet
Jonathan Voyer
Dr. Biljana Zrnić

DIRECTION DU NUMÉRO

Tristan Bruslé
Anne Castaing

PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE

Alfonso Pinto, 2025.

REVISION LINGUISTIQUE

Soutien aux revues savantes de
l'UQAM

REVUE INTERDISCIPLINAIRE SUR L'ASIE DU SUD

La Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud (RIAS) est une revue scientifique qui aborde des sujets relatifs à l'Asie du Sud dans une perspective pluridisciplinaire. La revue insiste sur

cette interdisciplinarité – philologie, droit, sociologie, anthropologie, sciences politiques, sciences des religions, littérature ou création – et aura pour objectif de présenter selon différentes focales des problématiques et réalités spécifiques à l'Asie du Sud ainsi que d'analyser de manière plurielle ses avatars. L'ambition de cette revue est donc de fournir une plateforme de diffusion en libre accès d'articles qui traitent d'enjeux autant contemporains qu'historiques liés à l'Asie du Sud, ses multiples univers de sens et de pratiques, et ses diasporas.

Département de sciences des religions,
Université du Québec à Montréal,
C.P. 8888, succursale centre-ville,
Montréal, Qc.
Canada. H3C 3P8

LIBRE ACCÈS ET DROIT D'AUTEUR

La revue opère selon le modèle de libre accès par la mise à disposition gratuite des articles de la revue, sans restriction d'utilisation et d'accès, sur sa plateforme en ligne. En publiant leurs travaux dans la RIAS, les auteur.e.s acceptent la licence de droit d'auteur « Créative Commun Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND 4.0) »; une autre licence de type CC BY peut être choisie par l'auteur.e si il/elle en fait expressément la demande. La reproduction d'un texte entièrement ou partiellement publié dans la revue doit donc être acceptée par le Comité de rédaction au préalable.

La responsabilité des textes incombe seulement aux auteurs et autrices.

ISSN 2817-7770
Dépôt légal BANQ

TABLE DES MATIÈRES

Introduction <i>Tristan Bruslé et Anne Castaing</i>	1
<i>Comprendre le terrain</i>	
Cornacs des Dieux <i>André Fortino</i>	11
Le hors-champ de l'enquête : Exposer le terrain en géographie à travers l'écriture filmique <i>Marine Frantz</i>	36
Retisser la frontière : Collage cartographique d'une infime partie de la frontière du Meghalaya (Inde) et du Sylhet (Bangladesh) <i>Maurane Hillion</i>	60
<i>Partager le terrain</i>	
Dessine-moi un accouchement en Inde : Une thèse en une page <i>Clémence Jullien et Maxime Jeune</i>	71
Donner à voir : Une expérimentation pour symétriser les savoirs <i>Lise Landrin</i>	83
Écriture alternative en forme de « coffret à bijoux » : Pour une restitution matérielle et sensorielle de la parenté tamoule <i>Priya Ange</i>	104
<i>Écrire Autrement</i>	
Travailler avec le son en anthropologie : Un entretien avec Christine Guillebaud <i>Tristan Bruslé et Anne Castaing</i>	129
« Bombay » : des notes de terrain au roman <i>Nicolas Jaoul et Marie-Caroline Saglio</i>	139
Le cru et le déni <i>Delphine Ortis</i>	150

TABLE DES MATIÈRES

Épilogue	169
<i>Tristan Bruslé et Anne Castaing</i>	

Écrire le terrain en Asie du Sud. Vers un tournant alternatif ?

Dirigé par

Tristan Bruslé et Anne Castaing

Introduction¹

Numéro thématique de la *Revue interdisciplinaire sur l'Asie du Sud* Écrire le terrain en Asie du Sud. Vers un tournant alternatif ?

Tristan Bruslé² et Anne Castaing³

Ce que l'on nomme les « écritures alternatives de la recherche » constitue aujourd'hui un champ de réflexion en pleine expansion qui interroge tant la transmission du savoir que sa production. De fait, en sciences humaines et sociales en particulier⁴, la mobilisation croissante de modalités alternatives dans la transmission de la recherche témoigne à la fois de l'émergence d'une réflexion globale d'ordre méthodologique – l'écriture scientifique ne serait plus un *impensé*, comme le suggéraient Le Bart et Mazel en 2021 – et d'une volonté des chercheur.es, d'ordre pratique, d'explorer les possibilités offertes par l'image, la fiction, le récit de soi, le son, les nouvelles technologies, les humanités numériques, etc., pour diffuser leurs recherches.

Les productions l'attestent : la recherche dite « aréale » qui se développe dans le monde académique francophone⁵ n'est pas moins concernée par l'appétence alternative, si l'on peut dire, dans la transmission de la recherche – même si certaines disciplines, peinant encore à asseoir leur légitimité dans l'exploration des aires extra-européennes, y sont plus réticentes que d'autres. Existe-t-il pourtant un lien entre ce qui caractérise cette recherche spécifique, disciplinaire mais aussi très interdisciplinaire, qu'est la recherche aréale, et les nouvelles écritures comme média de l'« autrement » ?

L'objet de ce dossier, au cœur d'une revue précisément dédiée à une aire culturelle – et donc, par nature, interdisciplinaire – est d'interroger le « tournant alternatif » des SHS au prisme des travaux sur l'Asie du Sud, et en particulier de la

¹ © Cet article est sous l'égide de la licence [CC BY-NC-ND](#).

² Tristan Bruslé est chargé de recherche au Césah (CNRS/EHESS). Géographe des migrations, il travaille sur les changements sociaux et spatiaux au Népal. Il anime avec Anne Castaing à l'EHESS depuis 2023 le séminaire intitulé « Réinventer le récit scientifique. Les écritures alternatives de la recherche en sciences humaines et sociales ».

³ Anne Castaing est chargée de recherche HDR au Césah (CNRS/EHESS). Elle travaille sur les littératures modernes d'Asie du Sud et, plus globalement, sur l'écriture littéraire de l'histoire. S'intéressant aux écritures alternatives de la recherche, elle anime à l'EHESS depuis 2023 un séminaire intitulé « Réinventer le récit scientifique. Les écritures alternatives de la recherche en sciences humaines et sociales » (avec Tristan Bruslé).

⁴ Mais pas uniquement, comme en témoigne par exemple la « Scène de la Recherche » de l'université Paris-Saclay qui, comme l'indique son site internet, propose « une programmation culturelle pointue explorant des thématiques sociales et scientifiques : écologie, intelligence artificielle, genre, nouvelles technologies, biologie... » (<https://scenederecherche.ens-paris-saclay.fr/scene/projet>, consulté le 24/08/2025).

⁵ L'INSHS, par exemple, faisant des études aréales l'un de ses enjeux quinquennaux : <https://etudes-areales.cnrs.fr/etudes-areales-et-etudes-de-genre-enjeux-et-defis/>.

pratique et de la restitution du terrain : quels types de modalités alternatives sont mobilisés et produits dans la recherche sur l'Asie du Sud, et à quelles fins ? Qu'apportent-elles aux chercheur.es, aux lecteurs et lectrices, aux acteurs et actrices du terrain ? Les écritures alternatives témoignent-elles ou non d'une spécificité (culturelle, sociale, religieuse, politique) du terrain sud-asiatique, imposant là une spécificité dans la restitution de la recherche ?

Vers un « tournant alternatif » ?

Il convient en premier lieu de définir ce que l'on entend par « écritures alternatives », au moment où le monde de la recherche fait de la « valorisation » l'un de ses chevaux de bataille⁶. Si se multiplient des initiatives visant à rendre accessible le monde de la recherche à un plus large public – en témoigne de façon frappante l'essor récent, en librairie, de la bande-dessinée mettant en images des travaux réputés peu accessibles⁷ –, les écritures alternatives entendent non pas repenser les destinataires de la recherche, mais les moyens de sa transmission, inféodés depuis plus d'un siècle à un modèle qui à maintes reprises a révélé ses limites⁸. Il ne s'agit pas de tirer un trait sur l'écriture dite académique de la science, mais d'explorer les moyens de son renouvellement. Les « écritures alternatives » relèvent donc d'une réflexion épistémologique destinée à nuancer, voire déconstruire le métier de la recherche dans l'un de ses aspects les plus essentiels, à savoir la production et la diffusion du savoir. « Alternatif » – terme dont on perçoit d'emblée les limites – serait donc un « autrement », un « mieux », qui ne remettrait néanmoins pas en question ni la position, ni le destinataire, ni la fonction de la recherche.

Les raisons de ce véritable changement de paradigme dans la transmission du savoir, de ce « tournant alternatif » de la recherche, sont diverses et amplement décrites dans quantité d'articles et d'ouvrages de référence⁹ abondant sur le marché de la méthodologie académique, sans parler des colloques, séminaires et enseignements de tous types. Constatons néanmoins que les motivations des chercheur.es à transmettre

⁶ <https://www.inshs.cnrs.fr/fr/cnrsinfo/les-activites-ordinaires-de-valorisation-au-cnrs-une-modalite-contemporaine-de-la>

⁷ Sur l'usage du dessin et de la BD en SHS, voir aussi : Anne-Adélaïde Lascaux et Antoine Rigaud, « Dessiner son terrain pour le ressentir », *EchoGéo* [En ligne], 62 | 2022, mis en ligne le 31 décembre 2022, consulté le 23 juillet 2025. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/24405> ; Ivan Jablonka, « Histoire et bande dessinée », *La Vie des idées*, 18 novembre 2014. ISSN : 2105-3030 ; Claire Alet, Benjamin Adam, « Capital et Idéologie, d'après le livre de Thomas Piketty », Paris, Seuil, *La revue dessinée*, 2022.

⁸ Voir à ce titre Christian Le Bart et Florian Mazel (dir.), *Écrire les sciences sociales, écrire en sciences sociales*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2021.

⁹ Christian Le Bart et Florian Mazel (dir.), *Écrire les sciences sociales, écrire en sciences sociales*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2021 ; Martyne Perrot et Martin de La Soudière, « L'écriture des sciences de l'homme : enjeux », *Communication-Information, médias, théories, pratiques*, 1994, 58 (5-21) ; Axelle Brodriez-Dolino et Émilien Ruiz, « Les écritures alternatives : faire de l'histoire 'hors les murs' ? », *Le Mouvement Social*, 2019, 269-270 (5-45), <https://doi.org/10.3917/lms.269.0005> ; Helena Wulff, « Writing anthropology », *The Open Encyclopedia of Anthropology*, Felix Stein (dir.), Facsimile of the first edition in *The Cambridge Encyclopedia of Anthropology*, 2023 (first edition 2021). <http://doi.org/10.29164/21writing>.

autrement varient en fonction des disciplines – certaines étant à l'évidence plus portées sur l'écriture, et donc plus fragilisées par ce type de débat pourtant essentiel ; certaines mobilisant presque historiquement des formats alternatifs, comme l'illustrent, par exemple, pour l'anthropologie, l'incontournable festival Jean Rouch ou, plus récemment, la Fabrique des Écritures Ethnographiques¹⁰. Le tournant alternatif dresse ainsi le procès de l'écriture scientifique en SHS : difficultés de l'écriture en histoire, en anthropologie, en géographie ou en sociologie à saisir la complexité de l'expérience humaine ; réticence à mobiliser le domaine des émotions, dont la pertinence dans les SHS fut pourtant abondamment décrite par l'« affective turn » dans différentes disciplines¹¹ ; discrédit du positionnement réflexif des chercheur.es dans leur rapport au terrain, quand la subjectivité apparaît désormais comme un champ d'investigation fécond¹² ; volonté de créativité – la polarisation entre recherche et création étant amplement déconstruite, comme en témoignent les catégories même de « recherche-crédation » ou « art-science ». De fait, nombre de travaux montrent à quel point les écritures alternatives permettent de mettre en lumière la complexité de la recherche comme pratique (qu'elle soit de terrain ou autre) tout autant que comme résultat. D'une manière générale, elles ont pour objectif de témoigner de ce dont l'écriture académique ne témoigne pas, notamment des émotions pourtant nécessaires à la compréhension des sociétés humaines.

À bien des égards, l'idée même d'un tournant alternatif de la recherche – dont ce numéro se prétendrait plus ou moins programmatif – relève néanmoins du vœu pieux ou d'une forme d'utopie performative : si les programmes, les journées, les publications et les initiatives se développent dans le monde académique, force est de constater la difficulté des écritures alternatives à exister dans l'institution en dehors même de ce que nombreux perçoivent comme une sorte de lubie artistique du chercheur plutôt senior, en position de ne plus se soucier des attendus de son environnement académique. L'un des enjeux des écritures alternatives est de montrer que la rigueur, la preuve, la méthode, bref, la scientificité, ne tiennent pas à l'écriture académique *uniquement*. La production d'une thèse en format alternatif, nombreux.ses en témoignent¹³, se heurte précisément aux attendus de la discipline, puisqu'il s'agit pour les jeunes chercheur.es de prouver leur capacité à écrire *comme leurs pairs*. Par ailleurs, l'évaluation même (de la thèse ou de l'article) ne peut s'envisager qu'à l'aune d'une double compétence, celle de la discipline et ses attendus méthodologiques d'une part, et celle de la technique ou du média utilisé par les chercheur.es d'autre part. Il importerait justement de considérer la maîtrise ou la technicité de ce média lors de l'évaluation, puisqu'il ne s'agit pas simplement de produire autrement, mais de montrer ce que cet autrement apporte

¹⁰ <https://www.comitedufilmethnographique.com/> et <https://fabecritures.fr/>.

¹¹ Notamment en histoire, comme en témoigne l'ouvrage d'Anne Vincent-Buffault, *Histoire des larmes : XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Rivages, 1986.

¹² Voir notamment les travaux d'Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Seuil, 2012.

¹³ Servane Boursier, 2023, « « Écriture » alternative dans une thèse de doctorat. Essai sur l'utilisation de la bande dessinée à l'université », <https://pratiquesdeformation.fr/122> (consulté le 20/09/2025).

précisément à la recherche. C'est d'ailleurs l'un des enjeux que ce numéro a, à notre corps défendant, dû se confronter.

Le terrain : un espace d'expériences méthodologiques ?

Les articles qui constituent ce numéro spécial ont la particularité de s'appuyer sur des périodes prolongées de collecte de données en Asie du Sud, selon une approche ethnographique en particulier. Ce qu'il est convenu d'appeler le « terrain » constitue une étape importante de nombreuses recherches en sciences humaines et sociales, celle où les chercheur.es vont à la rencontre des populations dont ils souhaitent analyser les pratiques et les représentations. Le terrain, entendu ici de manière restrictive comme un cadre et une expérience parsemée de réseaux de relations intersubjectives, est donc un espace de production du savoir. Le chercheur est un enquêteur, qu'il dispose d'hypothèses et d'une théorie et cherche à les valider (approche hypothético-déductive) ou qu'il se penche sur les faits pour en construire une théorie générale (approche inductive). L'objectif est de tenter de rendre compte d'une situation, ou de répondre à une question théorique, en collectant des données sur le *terrain*.

Toujours est-il que le terrain du chercheur, *a fortiori* celui qui s'établit longtemps dans un lieu, est profondément personnel, marqué par des expériences d'altérité (dans le cas de l'Asie du Sud) qui forgent indéniablement ses perceptions et sa compréhension des faits sociaux. Cependant, au moment de l'écriture, donc de la transmission des *résultats* de la recherche, un grand nombre d'éléments perçus par le chercheur sont évacués, soit en raison de difficultés à transmettre (les émotions en particulier), soit car l'objectivité comme visée scientifique impose de mettre en sourdine la subjectivité. Si la complexité de la matière humaine peut disparaître au profit d'une description chiffrée, par exemple, les écritures alternatives ont pour objectif de restituer l'expérience individuelle dans toutes ses dimensions, chose que l'écriture académique ne peut envisager.

Les écritures alternatives peuvent donc être considérées comme un complément indispensable à la transmission du savoir, qui prend alors une dimension presque holistique : les sons, les émotions, le grain de la voix ou les odeurs deviennent inhérents à la démonstration, non pas comme simple illustration, mais comme donnée. Mais si le projet d'une transmission (au sens de *faire comprendre*) intégrant de multiples dimensions sensorielles peut paraître séduisant, il doit cependant se penser en amont de la préparation du terrain, pour que le chercheur dispose des moyens de *faire ressentir*. Les modes de collecte des matériaux (paroles, images, impressions) sont donc indissociables des modes de transmission espérés.

S'il ne s'agit pas de favoriser à outrance le récit de soi, les écritures alternatives permettent néanmoins d'envisager la réflexivité comme une donnée de la recherche. Par exemple, se mettre en scène en tant que chercheur (faire entendre sa propre voix ou se montrer à l'image) est une démarche peu commune, hormis les traditionnelles précisions méthodologiques en début d'article ou d'ouvrage : le chercheur se doit d'être

un observateur neutre, impartial, dont les modes de description ne sont pas contingents avec sa propre histoire ou avec ses propres perceptions. Néanmoins, si la visée d'objectivité est importante, on sait que le « terrain » est intime, contraint à la fois par un cadre social méconnu ou peu connu et par l'individualité du chercheur. Faut-il dès lors que celui-ci se mette en scène à la manière d'un intervieweur sur un plateau de télévision ? Pour que le récepteur de la connaissance l'accepte plus facilement, faut-il jouer sur une identification du lecteur au chercheur, et ainsi montrer les interactions entre les protagonistes de la recherche ? Il convient alors non seulement de prendre conscience des limites de chacun dans l'appréhension des faits sociaux, mais aussi de mettre à jour les interactions qui ont permis l'émergence de données de recherche. Il ne s'agit pas de rendre le processus de recherche entièrement transparent – cela serait une illusion – mais d'ouvrir un peu la boîte noire de la fabrication de la science. Ainsi, nous postulons que la réflexivité du chercheur peut mieux se révéler grâce aux écritures alternatives.

L'articulation terrain/écritures alternatives procède ainsi d'un débat fécond sur la transmission même d'une expérience peu ordinaire, dont l'impact sur le chercheur est notable. La nature même du terrain – si toutefois l'on admet une spécificité sud-asiatique, sous-tendue par l'idée même d'« études aréales » – impose-t-elle des modalités particulières de transmission ? Est-il utile, judicieux, heuristique d'articuler une réflexion d'ordre aréal et une réflexion sur les modalités d'écriture de la recherche ? Cette articulation n'est d'ailleurs pas inédite dans un contexte de recherche où fleurissent tant les réseaux aréaux que les débats épistémologiques autour des restitutions de la recherche. Un appel à contributions récent, émanant des Rencontres des études africaines en France, porte d'ailleurs l'intitulé suivant : « "Nouvelles écritures" en études africaines : réflexions critiques et retours d'expériences ».

Il n'est pourtant pas question, dans ce dossier, de faire un enjeu de l'articulation du terrain aréal et de ces nouvelles écritures : la réflexion est-elle d'ailleurs pertinente ? Notre numéro propose notamment, à travers les articles et les productions qu'il contient, d'examiner la fécondité et la productivité de cette réflexion.

Transmettre le terrain : pour une intranquillité de l'écriture

On le comprend, les enjeux mêmes du terrain ont un impact certain sur les modalités de la transmission de la recherche, comme l'illustrent les contributions de ce numéro. Ce qui se traduit dans le discours des chercheurs par une forme d'insatisfaction – voire une frustration face à l'incapacité de l'écriture scientifique à témoigner d'une expérience complexe et de ses différents aspects – impose précisément à l'écriture ce que l'on pourrait plutôt percevoir comme une forme d'intranquillité, pour reprendre l'élégante formule de Lise Gauvin (2023) dans un autre contexte : qu'elles mobilisent des médias tels que l'image ou le son, qu'elles reposent sur la fiction ou l'humour, qu'elles valorisent le ressenti ou les interactions, les écritures alternatives permettent de formuler les nuances du terrain et de témoigner d'une expérience singulière, impropre à une écriture où, précisément, la singularité n'a pas sa place.

Le hiatus évident, voire cinglant, qui s'impose entre la pratique du terrain et les contraintes de l'écriture académique justifie à bien des égards la mobilisation de modalités de restitution alternatives, qui visibilisent par exemple la présence même du chercheur sur son terrain – est-il encore possible de faire l'économie des effets de cette présence, en particulier en anthropologie, mais pas uniquement ? – et valorise une expérience qui, nombreux en témoignent, peut impacter de façon significative les résultats de la recherche. Il n'est d'ailleurs pas anodin que l'anthropologie, discipline de terrain par excellence, soit également la discipline des écritures alternatives par excellence : le cinéma de Jean Rouch et de ses disciples ou l'écriture narrative de Claude Lévi-Strauss visent avant tout à témoigner d'une expérience et, partant, d'un regard, que l'objectivité chère à l'écriture académique a plutôt le souci d'évacuer. Dans son article, Marine Frantz – qui a choisi l'écriture filmique comme modalité de restitution de son terrain de recherche, en parallèle de l'écriture de la thèse en « format académique » – aborde précisément la question du regard par le biais de sa caméra : celle-ci met en évidence la partialité de ce regard du chercheur – qui ne peut saisir, à l'image de la caméra, qu'une infime partie de ce terrain –, mais aussi sa présence et celle de ses interlocuteurs (informateurs ou traducteurs notamment). La chercheuse filme le terrain, filme les acteurs du terrain, se filme, est filmée par les autres. De façon saisissante, c'est le procès de l'objectivité (cette « imposture » du chercheur, comme la qualifiait Roland Barthes¹⁴) de l'écriture académique qui se joue dans le rapport à la caméra. En adoptant là une forme d'écriture de soi, la chercheuse se situe dans une forme de « récit-enquête » qui met en scène le processus même de la recherche, et dont les historiens, selon Le Bart et Mazel, sont particulièrement friands depuis quelques années. Comme le montre Ivan Jablonka¹⁵ parmi d'autres, le « je » n'interférerait pas dans la connaissance du passé, mais permettrait au contraire de clarifier le rapport du chercheur à son enquête – et, plus encore, participerait au processus de vérité au cœur de la méthode scientifique.

Privilégier la subjectivité dans la restitution d'un terrain, n'est-ce pas précisément montrer ce terrain tel qu'on le perçoit ? La carte sensible que propose Maurane Hillion dans ce numéro vise à témoigner d'une expérience et d'une pratique de la frontière – principalement perçue par la chercheuse – dont ne peut témoigner le simple trait cartographique. Les contributions de Delphine Ortis et d'André Fortino, tous deux anthropologues, abandonnent franchement les cadres de l'écriture académique pour valoriser une expérience du terrain qui permette à leurs émotions – la joie, la stupéfaction, l'émerveillement, la surprise, la frustration, le chagrin, la peur, la colère, finalement inhérentes à tout terrain – d'apparaître dans la restitution de leur recherche.

Pour beaucoup, les émotions jouèrent un rôle décisif dans l'essor récent des écritures alternatives en SHS – si l'on peut dire : plus précisément, ce que Le Bart et

¹⁴ Dans *La Préparation au roman*, Paris, Seuil, 2015 : 16.

¹⁵ Dans, par exemple, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Seuil, 2012, ou *Laëtitia ou la fin des hommes*, Paris, Seuil, 2016.

Mazel décrivent comme « la standardisation de l'écriture scientifique » au tournant des XIXe et XXe siècles et leur alignement sur les sciences dures supposent l'adoption de codes scientifiques, dont celui de l'objectivité et la rationalité, où les émotions n'ont précisément pas leur place¹⁶. Cette rationalité comme garante de la scientificité de l'écriture « savante » n'est-elle finalement pas, plus qu'une imposture, un rempart contre les nuances du terrain ? Comment transmettre par la rationalité et l'écriture académique les émotions qui se révèlent sur le terrain, chez les enquêtants comme chez les enquêtés, et qui jouent un rôle majeur dans la réalisation de la recherche ? En d'autres mots, si la rationalité garantit la vérité (discutable) du terrain, *quid* de son authenticité ?

Le sensible, montre Priya Ange dans ce numéro, permet également de saisir la matérialité du terrain et l'impact de cette matérialité sur la recherche elle-même. Qu'elle mobilise l'image, le son ou même le toucher, l'écriture dite sensible (qui mobilise au moins l'un des cinq sens) permet de restituer le plus fidèlement la matérialité du social. S'il s'agit pour Priya Ange d'inviter le récepteur à reproduire par le toucher l'expérience de ses enquêtés et les relations de parenté qui se jouent autour de l'objet lui-même, c'est que l'ethnographie sensible dont elle se revendique est à la fois une affaire de terrain (les sens et les émotions sont mobilisés *sur le terrain*) et de restitution. Nombre de contributions de ce numéro montrent la fonction du sensible dans la restitution de la recherche : pour Clémence Jullien, l'humour comme modalité permet de « *donner à voir* des phénomènes sociaux complexes et sensibles », de les partager et de les rendre audibles. L'humour a donc une fonction à la fois pédagogique et de partage (voire empathique), aux yeux de la chercheuse, qui évalue ce que le dessin humoristique peut apporter à une recherche préalablement restituée dans un format très académique, la monographie.

Les écritures alternatives montrent à quel point la question des publics est primordiale dans la production du savoir, dès le terrain lui-même : il s'agit de donner à voir, à entendre, à toucher, à ressentir, tel que l'expérience fut elle-même pratiquée sur le terrain. Lise Landrin témoigne elle aussi de l'importance du partage, sur le terrain comme au moment de la restitution, d'une recherche qui, finalement, n'a de sens que dans l'interaction et le dialogue. Or, y a-t-il meilleure façon de partager et de transmettre que par les émotions, le rire, l'étonnement, la stupeur, le désir, le plaisir ? Ce qui émerge du discours de praticiens des écritures alternatives dans leur rapport au terrain est certes la frustration des formats académiques, mais aussi la volonté de se réjouir : de la complexité du terrain émerge cette intranquillité dont seul l'acte créatif – l'écriture, le travail sur l'image ou le son, le toucher – peut se prétendre. C'est avec à

¹⁶ Au sujet des émotions dans la recherche, Anne-Adélaïde Lascaux et Antoine Rigaud, « Dessiner son terrain pour le ressentir », *EchoGéo* [En ligne], 62 | 2022, consulté le 9 septembre 2025. URL: <http://journals.openedition.org/echogeo/24405>; DOI: <https://doi.org/10.4000/echogeo.24405>.

l'esprit la notion de plaisir – plaisir du terrain, plaisir de sa restitution créative, plaisir du partage – cruciale dans notre métier, que nous avons nous-mêmes pensé, construit, réalisé, puis partagé ce numéro spécial.

Présentation du numéro

Ce numéro s'appuyant sur des productions de différents types (articles scientifiques, écriture créative, entretiens, production graphique, carte sensible), nous avons choisi de thématiser les trois parties qui le constitueront plutôt que d'isoler les productions dites « alternatives », trop souvent, on l'a montré, marginalisées comme productions scientifiques.

La première partie, **Comprendre le terrain**, interroge les enjeux réflexifs de la pratique du terrain : que produit le terrain sur le chercheur ? Comment témoigner de cette expérience singulière, à la fois collective et individuelle, à la fois scientifique et émotionnelle, que l'écriture académique a plutôt pour effet de généraliser ? Le texte d'André Fortino, « Cornacs des dieux », à la frontière entre l'enquête ethnographique et le récit de voyage, voire le récit initiatique, révèle et explore la surprise du chercheur face à un objet nouveau (en l'occurrence les rituels Komaram, en Inde du Sud) et valorise ses émotions sur un terrain aussi déconcertant. Loin d'expliquer ou d'analyser une pratique rituelle, l'auteur aussi artiste laisse vagabonder son imaginaire et valorise une perception presque naïve des événements : c'est le terrain qui agit sur le chercheur, et non l'inverse. L'approche de Marine Frantz dans son article « Le hors-champ de l'enquête : exposer le terrain en géographie à travers l'écriture filmique » est à l'évidence plus académique, mais déroule de façon similaire les interrogations de l'enquêtrice sur son positionnement sur le terrain. Si la chercheuse pratique à la fois l'écriture et la fabrique filmique, c'est que l'exposition – la *monstration* – préside selon elle à la démonstration. Le terrain qu'elle propose est celui d'une thèse en géographie sur la transformation des paysages et des territoires face aux conversions des terres agricoles pour des projets de lotissements, réalisés au Tamil Nadu entre 2022 et 2024. Comme elle l'écrit, la réalisation du film a été initialement motivée par le besoin de représenter l'objet d'étude de façon adéquate (et, ajoute-t-elle, attrayante), mais elle insiste également sur la complémentarité des deux types d'écriture, académique et filmique. Dans « Retisser la frontière. Collage cartographique de l'État du Meghalaya », Maurane Hillion présente quant à elle une « carte sensible » d'une frontière complexe, qu'elle a pratiquée et dont elle souhaite, par un collage cartographique mêlant images satellites et photographies, offrir une « compréhension holistique », selon ses propres termes.

La deuxième partie, **Partager le terrain**, se construit autour des notions de partage, de communauté et, partant, de transmission. Dans « La violence par l'humour : réflexivité et défis de représentations », Clémence Jullien commente une conception graphique réalisée par Maxime Jeune à partir d'une recherche intitulée « L'institutionnalisation de l'accouchement en Inde ». Elle montre notamment comment l'humour véhiculé par le dessin facilite la transmission d'une recherche et

prend le relais d'autres émotions suscitées par le terrain : l'incompréhension, le rejet, la peur, la honte, le dégoût notamment. Lise Landrin met quant à elle le partage au cœur de son travail et, en amont, au cœur de son terrain. Dans son article « Écrire en mosaïque : une fabrique d'écriture plurielle en terrain népalais », elle montre comment elle a exploré l'usage du théâtre, en collaboration avec la comédienne Pariksha Lamichhane, comme méthode permettant de révéler les formes de résistance collective. Elle propose ainsi une « mosaïque visuelle » alliant photos, vidéo, poésie et dessin, pour restituer cette expérience de terrain en articulant rigueur scientifique et « responsabilité » vis-à-vis des enquêtés. Pour Priya Ange, c'est par la matérialité de l'objet que peut également se transmettre l'expérience de terrain : dans son article « Écriture alternative en forme de coffret à bijoux. Pour une restitution matérielle et sensorielle de la parenté tamoule », elle montre l'usage qu'elle a pu faire du coffret à bijoux comme vecteur sensoriel dans son travail de thèse sur une anthropologie de la parenté en pays tamoul.

La troisième partie, **Écrire autrement**, se compose de deux entretiens et d'une contribution en écriture créative. Le premier entretien est une conversation avec Christine Guillebaud, qui retrace son parcours d'anthropologue travaillant sur le son, son engagement vis-à-vis du matériel sonore, encore peu mobilisé dans la recherche (hors ethno-musicologie), et son rôle d'enseignante où elle tente précisément de valoriser l'usage et la conservation de ce matériel. Elle montre notamment le potentiel du son pour une restitution d'expériences sensorielles du terrain, et interroge les enjeux de transmission et les problématiques d'évaluation des écritures alternatives où le son est mobilisé. Le deuxième entretien a été réalisé par Nicolas Jaoul, anthropologue, en discussion avec Marie-Caroline Saglio, anthropologue elle aussi ayant publié en 2023 un roman intitulé *Bombay*, inspiré de ses expériences de terrain. À l'évidence, la question soulevée dans cet entretien est celle de la tension entre fiction et principe de vérité, au cœur de la recherche scientifique : le roman met-il en échec ce principe, ou contribue-t-il au contraire à élaborer une authenticité mise en péril par l'écriture scientifique ? Enfin, c'est sous la forme d'un conte que Delphine Ortis parvient, dans « Le cru et le déni », à témoigner d'une expérience de terrain singulière et de la relation complexe d'une chercheuse à son enquêté, un *faqīr* de l'ordre soufi *Qalandarī*. Que ce numéro se close par un conte, forme qui allie la créativité, l'imaginaire, voire le magique et se situe en cela aux antipodes de l'écriture académique, montre à quel point la transmission scientifique peut se charger de multiples expressions. Le conte agit là comme cas limite, si l'on peut dire, de l'écriture scientifique : n'est-il pas apte à témoigner d'un terrain, à générer le savoir, à transmettre la connaissance et à en saisir la complexité ? Nous souhaitons au lecteur de ce numéro qu'il soit ou non conquis par des modèles alternatifs de transmission de la connaissance, un merveilleux voyage sur ces terrains riches et instructifs.

Bibliographie :

- Alet C., Adam B. (2022). *Capital et Idéologie, d'après le livre de Thomas Piketty*. Seuil, La revue dessinée.
- Barthes R. (2015). *La Préparation au roman*. Seuil.
- Boursier S. (2023). « « Écriture » alternative dans une thèse de doctorat. Essai sur l'utilisation de la bande dessinée à l'université ». <https://pratiquesdeformation.fr/122> (consulté le 20/09/2025).
- Brodiez-Dolino A., Ruiz E. (2019). « Les écritures alternatives : faire de l'histoire 'hors les murs' ? », *Le Mouvement Social*, 269-270, 5-45, <https://doi.org/10.3917/lms.269.0005>.
- Gauvin L. (2023). *Des littératures de l'intranquillité : essai sur les littératures francophones*. Karthala.
- Jablonka I. (2012). *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*. Seuil.
- . (2014). « Histoire et bande dessinée », *La Vie des idées*, 18 novembre 2014. ISSN : 2105-3030 ; URL : <https://laviedesidees.fr/Histoire-et-bande-dessinee>
- . (2016). *Laëtitia ou la fin des hommes*. Seuil.
- Lascaux, A-L., Rigaud A. (2022). « Dessiner son terrain pour le ressentir », *EchoGéo*, 62, mis en ligne le 31 décembre 2022, consulté le 23 juillet 2025. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/24405>
- Le Bart C., Mazel F. (dir.). (2021). *Écrire les sciences sociales, écrire en sciences sociales*. Presses Universitaires de Rennes.
- Perrot, M., de La Soudière M. (1994). « L'écriture des sciences de l'homme : enjeux », *Communication-Information, médias, théories, pratiques*, 58, 5-21.
- Petit E. (2022). *Science et Émotion. Le rôle de l'émotion dans la pratique de la recherche*, Editions Quae.
- Vincent-Bufferault A. (1986). *Histoire des larmes : XVIII^e-XIX^e siècles*. Rivages.
- Wulff H. (2023). « Writing anthropology ». Dans Stein F. (dir.), *The Open Encyclopedia of Anthropology*. <http://doi.org/10.29164/21writing>.